

Une clef

Danielle Dussault

Numéro 160, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96029ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dussault, D. (2021). Une clef. *Les écrits*, (160), 86–89.

UNE CLEF

*Nous devons garder cette île secrète du monde extérieur
à tout prix, en particulier du monde des hommes.*

Ladislav Mňačko, traduction libre du titre *La mort s'appelle Engelchen*

Note : Ladislav Mňačko, journaliste et écrivain slovaque, a fait partie de la Résistance contre le régime nazi. Les partisans ont vécu plus de six mois dans un petit village appelé Ploština situé près de la frontière slovaque. (Aujourd'hui Ploština se trouve dans la Valaquie morave en Tchéquie.) Les montagnards ont approvisionné quotidiennement les Résistants en risquant leur vie. Mais il y eut infiltration au sein de la cellule partisane. En avril 1945, des hommes furent brûlés vifs et torturés. *La mort s'appelle Engelchen* est un hommage à tous ceux qui ont su tenir tête au régime nazi. Mňačko conserva de Ploština des souvenirs qui le hantèrent jusqu'à sa mort. Dans cette courte nouvelle, j'ai cherché à rendre compte de l'immanence des traces qu'on laisse derrière soi. C'est lors d'une résidence d'écriture octroyée par la Praha město literatury que j'ai amorcé l'écriture d'un recueil de nouvelles autour des ponts en relation avec Prague.

Très haut, dans l'immeuble d'en face, une femme a étendu son linge. Une autre a aménagé des plants de géranium dans une jardinière. Un drapeau tibétain flotte à l'étage inférieur. Le matin se lève sur Prague. J'entrevois le monde à travers un voile ajouré. Cela me donne le loisir de sonder les nuages, mais aussi les inconnus d'en face qui vivent près du ciel. Derrière chaque porte close, une vie secrète bat. Il faut prendre le temps de s'attarder aux gestes d'une femme qui étend son linge, une femme abandonnée peut-être à une envie de départ. Cette vie-là est un songe où tout peut basculer. Elle se déploie à travers un rêve qu'on déroule devant soi comme dans un film.

Je suis entrée dans cet appartement de Barrandov comme on entre dans un refuge. Assise près de la grande fenêtre, je me demande ce qui a propulsé la vie de l'écrivain qui a vécu dans ce lieu. Quelles ont été les grandes aspirations qui ont traversé sa vie ? Quels ont été ses derniers souvenirs ? Pour seule réponse, il n'y a que le silence et la vision tranquille de gens qui emboîtent le pas de cette nouvelle journée. Ils se pressent vers des rendez-vous ou des lieux sans visages. Dans le jour commençant, j'assiste à leur course ; je reconnais bien ce désir de gagner du temps et de vaincre les souvenirs. Je me demande si Mňačko a lui aussi couru pour rattraper l'insaisissable temps. J'aimerais retrouver les traces immanentes de cet écrivain disparu. Je cherche de lui un objet ou un souvenir, quelque chose qui m'assurerait que l'écriture conserve quelque pouvoir de transmutation. Je voudrais repérer le sceau de l'existence avec frénésie. Comment pénétrer le secret de

l'appartement de Barrandov où sont passés tant d'autres écrivains avant moi sans avoir trouvé eux-mêmes cette chose ?

Je marche de long en large en quête d'une tache, d'un vestige ou d'une preuve. J'allume les petites lampes fixées au mur de crépi dans le couloir. Une ombre se profile. Je me retourne. Personne. Je me rends alors dans la chambre qui baigne dans une demi-clarté. Près du lit se trouve un grillage qui recouvre le système de tuyauterie. Derrière ces grilles se cachent peut-être un objet, une histoire. Je dois à tout prix découvrir ce que les autres n'ont pu trouver avant moi. Je donne un coup sur la grille qui s'affaisse. Dans un angle de la tuyauterie, il y a une grosse pierre. J'essaie de la manipuler. Je constate qu'elle dissimule un trou. Il me semble alors que ce vide révèle la présence d'une vie révolue, déjà oubliée peut-être, une vie perdue. Je suis en quête d'une évidence, d'un signe tangible de l'existence de Mňačko. Me voici donc à l'affût d'un indice qui me confirmerait qu'il est, non seulement dans ses livres, mais aussi ailleurs, quelque part, dans l'appartement. Il me faut retrouver à tout prix la marque du passage de cet auteur, la signification de son existence dans ma vie. Un phénomène étrange alors se produit. Ce n'est plus moi qui fouille, mais l'appartement qui me prend en otage. Cette chose indéfinissable, je l'approche sans jamais véritablement la saisir. Il doit bien y avoir une plume quelque part, une feuille manuscrite égarée, des mots perdus entre l'interstice des calorifères ou à l'intérieur de la marqueterie. Mais à part ses livres, rien ne témoigne vraiment de son passage sur terre. Pas même l'odeur d'une cigarette, d'un vêtement parfumé ou d'une chandelle. Les seules traces de sa présence dans l'appartement de Barrandov, ce sont les initiales inscrites à l'entrée de la porte. Entre les initiales marquées d'un L et d'un M, il y a la lettre E. La lettre tient sans doute pour Eva. Sa femme.

C'est à ce moment que je me résous à inspecter la pièce de travail. L'ordinateur en marche scintille. Quelques livres sont laissés à la vue près d'une table. Sur la dernière étagère d'une bibliothèque, j'aperçois le portrait de l'auteur qui affiche un visage grave, sourire faussement détendu, traits légèrement crispés. L'écrivain, cigarette à la main, a le regard plongé vers l'intérieur. Je reste longtemps à interroger la photo de Mňačko. Fouiller l'appartement devient soudain impérieux. Si je ne trouve pas ce que je cherche, ce lieu va vouloir me garder prisonnière et il me faudra prolonger mon séjour à Prague. Je persiste à interroger les fenêtres, les cadres, les murs et les miroirs. Je marche de long en large dans la cuisine puis je reviens dans la salle de travail. J'ai la certitude soudain que les éléments disparates vont s'emboîter.

Les heures passent. La nuit tombe, et avec elle son esprit.

C'est beau le soir qui envahit cet appartement. On aperçoit le ciel ouvert, les lumières fuyantes des immeubles. C'est au moment où je renonce que j'aperçois la clef sur l'étagère de la bibliothèque. Le panneton est plutôt étroit. Sur la tête proéminente, apparaît le numéro 22. Ce chiffre a-t-il un sens particulier ? Pourquoi quelqu'un en moi cherche-t-il toujours à savoir ? Fouiller. Toute ma vie, j'ai évité de céder à cette pulsion. C'était plus fort que moi. Fouiller les malles, les lettres, les poches de manteaux de mes amants, fouiller dans mon sac à main. C'est une obsession.

Clef en main, je refais un parcours dans l'appartement et tente d'ouvrir une porte, un placard, un coffre. Rien n'y fait. La clef ne trouve pas de serrure. Alors je me rends dans la chambre à coucher. Tandis que la nuit embrase les tracas du jour, mes idées s'affolent.

J'ouvre la lumière. Je regarde la longue colonne étagée. Des bruits étouffés traversent le tuyau dissimulé derrière le grillage. Je tends l'oreille. On dirait presque des plaintes, une chanson triste ou un air d'accordéon slave. Cela est si ténu. Un esprit s'anime. Serait-ce le vent ? Quand donc s'arrêtera mon désir de retrouver un objet, si petit soit-il, qui témoigne de la trace des autres dans ma vie ?

La serrure est bien en vue à présent ; elle se fond avec le crépi de la colonne étagée. Je n'ai plus qu'à glisser la clef à l'intérieur pour que me soit révélé le mystère. Une porte s'ouvre. Ou serait-ce le livre de Mňačko que je suis en train de lire ? Je suis hypnotisée par cette chose, ce néant qui s'élargit soudain sur une colline de neige. Il s'agit de la campagne sauvage de Ploština où des partisans sont morts. J'aperçois les sentiers abrupts de la montagne, je m'enfonce tout à coup dans les sillons boueux du village de Ploština, village isolé de la paroi du monde. J'avance sur ce chemin comme si quelqu'un d'autre le faisait. La panique s'empare alors de moi. Il faut que j'arrive à m'extirper de ce lieu. J'ai trop lu ce soir. Je ne sais plus retrouver le chemin du retour. Il faut que je sorte du mur. Dans ma poche, je tâte la clef. Impossible de retrouver la serrure. Ma propre mémoire me fausse compagnie. Je cherche un objet contondant qui va égrener la colonne et casser le verrou de la prison. Je soulève les poings et donne des coups répétés. Tandis que le mur s'égrène, je suis envahie par la poussière.

Et cette poussière, elle a l'odeur des poutres du petit village de Ploština.



Danielle Dussault est une autrice québécoise. Son œuvre met en lumière la fragilité des liens et leur complexité. Les extraits de son œuvre ont été traduits en tchèque, en anglais et en italien. *Une clef* est une nouvelle qui fait partie du recueil *Les ponts* auquel elle se consacre présentement.
